

HISTOIRE DES RELIGIONS

I ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

1. Pratiques funéraires
2. Espace sacré
3. Temps sacré
4. Chamanisme
5. Symboles archaïques de la transcendance
6. Spiritualité archaïque

- 1*. Sépultures
- 2*. Cavernes
- 3*. Initiation
- 4*. Chamanisme
- 5*. Démon
- 6*. Dieux

R (Renseignements)

1. Anthropologie
2. Technologie
3. Psychologie
4. Sociologie

S (Subsidia)

1. Les hommes fossiles -- Les types raciaux
2. Sépultures
3. Technologie au Paléolithique
4. Technologie au Paléolithique inférieur
5. Migrations de chasseurs
6. Diffusion
7. Peintures rupestres en Australie
8. L'art pariétal au Paléolithique moyen et supérieur

T (Textes)

1. Ascension au ciel
2. La descente aux enfers
3. Guérison
4. Rites d'inhumation du Paléolithique moyen
5. Prières des Pygmées
6. Prière d'un voyageur
7. Rêves initiatiques des chamanes samoyèdes

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

1. PRATIQUES FUNÉRAIRES

1.1 Reliques ?

On a été frappé du fait que de l'Homme de Chou-Kou-tien (Archanthrope) on n'a que des crânes et des mandibules, que du Paléanthrope de Saccopastore le crâne seul a été retrouvé et entouré d'un cercle de pierres, et que les Néanthropes offrent plusieurs cas semblables. Deux explications sont proposées : la première se base sur la loi de conservation des parties anatomiques, les plus éloignées des viscères se conservant mieux lors de la putréfaction; la seconde s'appuie sur le modèle de l'inhumation à deux degrés des Andamans et des Australiens : exposition du cadavre au-dehors, puis, après la décomposition des chairs, conservation du crâne ou des mandibules par les parents du défunt comme souvenir, relique ou amulette. Le débat suit son cours.

1.2 Anthropophagie rituelle ?

Des crânes paléanthropes (Mont Circé), ont des ouvertures béantes, des fractures ou des traces de décollation au silex. Des individus ont été massacrés et l'on a mangé rituellement leur cerveau pour s'approprier leur force vitale ? Ou plus simplement, on a élargi le trou occipital pour en extraire la substance grise dont, aujourd'hui encore, certains peuples primitifs sont friands ? Il est difficile de décider.

1.3 Sépultures

Quoi qu'il en soit de ces cas litigieux, il est assuré que, depuis les Paléanthropes au moins, les hommes ont pratiqué la sépulture intentionnelle. Des fossiles ont été trouvés dans des endroits dont on peut montrer que c'étaient alors des cours d'eau, et tout indique qu'ils avaient été immergés, ou bien les corps se trouvaient dans des fosses creusées à même le sol de la caverne ou bien ils étaient recouverts de monticules de pierres ou de défenses de mammouths. La position du corps elle-même trahit une intention : parfois il semble étendu comme un dormeur, sur le côté, la tête soutenue par un coussinet, d'autres fois il est contracté et même ligoté. Le plus souvent le cadavre n'est pas seul, mais accompagné de tout un mobilier funéraire : crânes d'animaux, armes, diadèmes, colliers, pagnes, jarretières de coquillages, couche d'ocre rouge, statuettes sans jambes ni bras. Tout cela, dont le sens est perceptible, signifie qu'on croyait à une survie : c'est un rituel de passage dans l'Au-delà.

1.4 Croyance à la survie

Bien que, pour les très hautes époques, nous n'ayons pas le moyen de préciser le contenu exact des croyances qui sont impliquées dans les rites, il est possible toutefois de conclure des faits observés qu'on pouvait s'attendre à un réveil, à une renaissance, à un retour du défunt (désiré ou redouté) chez les vivants, et aussi qu'il devait y avoir une certaine représentation d'un Au-delà où l'on vivait encore de chasse, où il fallait se défendre. Rien ne nous permet de supposer de quelle manière ils se représentaient le divin ni même de décider s'ils avaient une connaissance explicite de Dieu. Mais d'ores et déjà il apparaît que la mort a été pour l'homme le mystère fondamental, le saut dans l'inconnu pour lequel il fallait préparer les êtres chers dont on pleurait la disparition. La symbolique paraît ainsi foncièrement liée au problème et au mystère du mal.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

2. ESPACE SACRÉ

2.1 Grottes ornées

Depuis la découverte de la grotte d'Altamira en Espagne en 1868, on en connaît plus de cent (plus de 70 en France, plus de 30 en Espagne). On a aussi découvert des peintures rupestres en Australie, en Afrique du Sud, au Sahara. Les peintures représentent surtout des animaux, plus souvent des femelles que des mâles, parfois déformés ou stylisés, d'ordinaire représentés de façon admirablement réaliste. Il y a aussi des hommes, quelques-uns masqués. L'art pariétal s'étale soit sur des terrasses rocheuses, des surplombs, des abris sous roches, soit dans des cavernes obscures et profondes : dans le premier cas, les peintures avoisinent des lieux d'habitation dans le second, elles se cachent loin des regards indiscrets.

2.2 Art, magie, religion

Le problème se pose ici de savoir comment cela a commencé : art pour l'art, ou fin dite utilitaire, magique ou religieuse ? Aujourd'hui le feu de la discussion s'est apaisé et l'on conjugue les trois aspects. Le point de départ est naturel et esthétique : la curiosité et le plaisir à voir les traces des doigts sur les parois. Mais sans la reprise et la stylisation de ces traces dans une intention de signification, l'art serait resté embryonnaire. Cette intention peut être dite magico-religieuse, mais il est vraisemblable, conformément à ce qui sera montré à propos du Temps Sacré, que la religion a joué d'abord le principal rôle, la magie survenant ensuite par dégradation de la pensée symbolique.

2.3 Cavernes et hauts-lieux

Les peintures étant culturelles et rituelles, les lieux où elles se trouvent sont des lieux saints, des sanctuaires, des temples où l'on ne séjourne pas habituellement, mais où l'on se rend en pèlerinage et en procession lors des fêtes saisonnières. Ce sont des centres du monde qui structurent l'espace, le cosmisent, le vivifient, l'animent, l'humanisent, le divinisent même : ce sont eux qui font que l'espace visible et profane a un sens et peut être apprivoisé.

Les hauts-lieux rapprochent naturellement du ciel, et les grottes souterraines du centre de la terre. Tandis que la montagne (comme la pyramide, la tour à étages, l'obélisque) évoque une espèce de virilité cosmique, l'entrée de la caverne fait songer à une sorte de vaste sein maternel, à une matrice d'où émane la vie universelle. Et même que, au sommet de la ziggourat mésopotamienne, s'ouvre la Porte du Ciel, de même au creux de la caverne se terre la Porte des Enfers. Le chamane est l'homme religieux par excellence de ces peuples, parce qu'il est celui qui traverse les niveaux : Ciel – Terre – Enfers, parce qu'il révèle un ordre et une division du monde, une totalité et une réunion.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

3. TEMPS SACRÉ

3.1 Préparation rituelle à la chasse

Les peintures pariétales représentent des animaux, isolés ou par couples, parfois atteints de flèches, ou encore des figurations scéniques de chasses ou de combats. Les animaux sont ceux dont les chasseurs tirent leurs subsistances : bisons, cerfs, chevaux, rennes. D'après les usages australiens, pygmées, bochimans, on croit que les peintures ont été exécutées le plus souvent en hiver dans des cérémonies (religieuses ou magiques) de préparation à la chasse de printemps et comme partie de rituels de multiplication du gibier ou de destruction des fauves.

3.2 Magie ou religion ?

On souligne d'ordinaire la composante de ces rites : les chasseurs prétendraient par l'image envoûter le gibier à distance. Cette hypothèse est fondée sur l'hypothèse que la religion dérive de la magie : au commencement, il y aurait l'orgueilleuse volonté de puissance de l'homme cherchant à contraindre la nature par des moyens disproportionnés, la croyance en Dieu serait secondaire. Mais on peut partir de l'hypothèse contraire, tout aussi bien attestée par l'Histoire des Religions. Les rites sont alors des représentations du mystère des origines, du « Temps du Rêve » où les Puissances cosmiques ont créé tout l'espace ambiant et ce qu'il contient. Des danseurs, masqués ou non, miment les gestes primordiaux, et un artiste-chamane peint sur la paroi de la caverne où sont rassemblés les initiés (des hommes, des chasseurs), la Geste originelle, - la fonction de l'image étant d'assurer la présence des Puissances personnelles (appelées souvent « êtres mythiques » par les ethnologues) pour qu'elles refassent maintenant avec bienveillance ce qu'elles ont fait exemplairement à l'origine. C'est un souvenir pieux et non une projection impie. Toute la vie spirituelle de ces peuples consiste à se souvenir du Temps du Rêve, du Temps Primordial et Exemplaire, et le grand péché est d'oublier, d'agir comme si les Puissances n'avaient pas créé un ordre intelligible qu'il faut toujours avoir présent à l'esprit pour bien agir et être heureux.

3.3 Rhombes et Churingas ?

Cette interprétation est confirmée par le sens qu'on peut raisonnablement donner à des propulseurs décorés et des bâtons percés du Paléolithique supérieur, pour peu qu'on les rapproche des rhombes ou *bull-roarer* dont se servent les aborigènes australiens lors des cérémonies d'initiation et de multiplication, et dont ils disent qu'ils imitent la voix des Ancêtres ou du Dieu du ciel (Puissances) : il s'agit par là de rendre Dieu présent et non d'agir sur lui par contrainte. De même, certains galets peints du Paléolithique font penser aux Chirungas des Arandas d'Australie centrale : pierres sacrées, symboles des ancêtres marqués de signes divers que les anciens interprètent pour les non-initiés : là se trouve résumée l'histoire de la tribu, les pierres sont des aide-mémoire. Le Temps sacré est la suite des fêtes où ainsi les Anciens rappellent les Modèles originels à leur propre souvenir, à celui des jeunes, et aussi à celui des étrangers qu'ils consentent à initier à leur société secrète religieuse.

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

4. CHAMANISME

4.1 Le mot et l'idée

Terme technique du vocabulaire anthropologique, qui nous vient des ethnologues russes décrivant le personnage religieux principal des Toungouses de Sibérie. Les Toungouses ont dû l'emprunter aux Chinois (*cha-men*), et ceux-ci aux Indiens (*samana*, *sramana*), chez qui il désigne un ascète. Pour beaucoup, le mot est maintenant synonyme de sorcier, magicien, médecine-man, guérisseur. Mais plusieurs souhaitent en restreindre le sens au spécialiste de la transe extatique et du voyage de l'âme dans l'Au-delà. En tout cas, le mot offre l'avantage de ne pas connoter de valeur péjorative, ce qui est essentiel à la description phénoménologique et à l'explication scientifique.

4.2 Séances chamaniques

Dans les maisons particulières près des morts ou des malades, et dans sa yourte qui est un microcosme, le chamane sibérien offre trois types de représentations et de récits : ascension au ciel, descente aux enfers et guérison. Il monte au ciel pour obtenir la bénédiction de Dieu, il descend aux enfers pour y conduire ou en ramener l'âme d'un défunt ou d'un malade, il lutte, avec ses esprits auxiliaires, contre les démons de la maladie.

4.3 Fonction religieuse

La séance chamanique est une répétition de la vocation du chamane. Souvent hypersensible, plus intelligent que la moyenne, parfois psychopathe, le chamane est un guéri guérisseur. Il a failli mourir, il a été compté pour mort, réduit à l'extrémité sans recours auprès des puissances habituelles, mais il a cru à la Puissance suprême qui commande même aux démons, et contre toute attente il a été guéri. C'est un mort ressuscité, il apparaît comme un revenant à qui on peut avoir recours quand un péril grave menace la communauté : il connaît les chemins de l'Au-delà.

Ainsi, le chamane officiant revit le psychodrame de sa conversion. Il joue un scénario, il met en scène tout un monde de symboles, de gestes, de chants, de prières au moyen desquels il tâche de communiquer peu à peu aux autres sa propre confiance en Dieu. C'est ainsi qu'il guérit et qu'il exorcise la peur qui étreint devant le mal irrémédiable la tribu qui accourt à ses séances. Il est celui qui est capable de monter jusqu'à Dieu et de descendre jusqu'au royaume des morts et de l'emporter avec ses esprits bons sur les mauvais. Avec lui, on a confiance que le bien l'emportera sur le mal. Il canalise l'angoisse en lui donnant un langage, et là où manque le chamane les troubles névrotiques ou psychotiques augmentent de façon alarmante. Il remplit un rôle socio-religieux indispensable.

4.4 Origine

L'extension actuelle du chamanisme dans le monde entier impose l'hypothèse de son origine paléolithique. Il a dû apparaître au moins avant la venue des premiers Indiens en Amérique, puisqu'il est attesté jusqu'en Amérique du Sud. D'autre part, l'analyse des peintures rupestres dans leur ensemble et l'analyse de quelques peintures en particulier font invinciblement songer à des coutumes actuelles de peuples très archaïques qui doivent être des survivances du Paléolithique Supérieur.

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

5. SYMBOLES ARCHAÏQUES DE LA TRANSCENDANCE

5.1 Ontologie

Notre interprétation des origines spirituelles de l'humanité dépend forcément de la métaphysique à laquelle, spontanément ou réflexivement, nous donnons notre adhésion. La position ici adoptée est que les hommes archaïques étaient aussi spirituels, aussi intelligents, aussi pratiques que les modernes, et qu'ils n'étaient ni prélogiques, ni prisonniers de l'immanence. Leur esprit était comme le nôtre ouvert à l'être, traversé par l'exigence irrépressible de la totalité, et l'action était pour eux comme pour nous la première étape sur la voie de la transcendance, car l'action implique la confiance en Autrui. Les rites funéraires et les rites de chasse témoignent qu'ils ont franchi la deuxième étape et rendu habituelle et explicite la volonté de dépassement dans l'Au-delà et de recours aux Puissances maîtresses de la vie. On aimerait savoir s'ils sont parvenus au symbolisme tertiaire (cf. PP : 16), s'ils ont donné un nom à la Transcendance, s'ils ont cru en Dieu.

5.2 Ethnologie

Une meilleure métaphysique aide à lire plus objectivement les faits. Contrairement à ce que les positivistes avaient d'abord imaginé, la science positive est forcée de reconnaître que la plupart des peuples actuels dits primitifs ont foi à l'existence d'une réalité à laquelle les modernes donnent différents noms : Être suprême, Grand Dieu, Absolu, Transcendant, Englobant. Les images au moyen desquelles les Primitifs, eux, désignent cette Réalité ne sont pas en nombre infini : les plus fréquentes sont celles du Ciel, du Maître des Animaux, du Père (ou Ancêtre) et de la Grande Mère. Le plus souvent ces symboles apparaissent aux observateurs comme refoulés à l'arrière-plan. Il peut s'agir d'une erreur d'optique de notre part, nos moyens d'observation et d'explication étant encore limités par nos propres manières de voir; il peut aussi s'agir d'une sorte de pudeur des Primitifs hésitant à dévoiler leurs convictions les plus intimes; ce peut être encore un cas particulier de la règle qui veut que la plupart des croyants n'aient recours à Dieu lui-même que lorsque les Puissances tutélaires plus proches se sont avérées inefficaces; mais ce peut être aussi une conséquence de l'histoire, des sédiments ultérieurs de la pensée symbolique ayant recouvert les plus anciens. En dehors d'une révélation, seule l'archéologie, si elle peut être correctement interprétée au sein d'une ontologie rectifiée, pourrait décider.

5.3 Archéologie

Au Paléolithique Supérieur, les statuettes féminines aurignaciennes sont probablement des effigies de la Grande Mère; la présence de coquillages au fond de plusieurs tombes suggère que la Terre est conçue comme un sein maternel d'où le défunt peut naître à nouveau; certains pensent que les cavernes elles-mêmes ont pu recevoir cette signification. D'autre part, les peintures de Taureau, de Béliet, d'Éléphant, de Renne, etc. pourraient bien représenter le Maître des Animaux, lequel se cacherait encore derrière le masque de ce qu'on a appelé l'Hybride de la Caverne des Trois-Frères. Et le Maître des Animaux a pu être déjà identifié au Ciel, comme il le sera si souvent par la suite. Si on pouvait interpréter les « dépôts de crânes d'ours » d'après les coutumes actuelles des Uraks ou même celles des Koriaks, on aurait la preuve que les hommes archaïques, dès avant le Paléolithique Supérieur, rendaient un culte à Dieu en tant que céleste. Plus anciennement encore, à travers l'Ancêtre dont on vénérat la tombe, c'est le Père (qui est aussi au Ciel et qui est le Maître des Animaux dont les hommes font leur « pain quotidien ») qui était, obscurément ou peut-être déjà clairement, visé.

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

6. SPIRITUALITÉ ARCHAÏQUE

6.1 La vie de relations

Les symbolismes primaire, secondaire et tertiaire (cf. PP : 17) font partie intégrante de la vie humaine et se trouvent donc aussi chez les Primitifs. Mais le symbolisme tertiaire, qui a caractérisé l'histoire récente des religions, y était moins important que le symbolisme secondaire et celui-ci que le symbolisme primaire. Le symbolisme tertiaire occupe d'autant plus de place dans les préoccupations des responsables d'une communauté humaine que les groupes à unifier sont plus nombreux et la culture plus évoluée : car alors, c'est par la même foi expressément formulée que la charité maintient unie toute la communauté. Mais la société primitive était peu nombreuse et très simple, et c'est par ses symboles primaires qu'elle assurait son intégration dynamique. Les symboles n'étaient pas connus comme tels, mais vécus, préconceptionnellement pensés par le cœur qui a ses raisons que la raison ne connaît pas. Ainsi sans pouvoir se le dire, l'enfant doit voir en son père l'image d'une Paternité infinie, et le père doit voir en son fils l'image d'une Filiation indéfinie, d'une médiation par laquelle la vie dont il a pour quelque temps la charge se poursuit de façon mystérieuse après que lui-même a rempli son rôle pour la protéger. Il y a donc chez les Primitifs une morale, et en principe une morale ouverte, aussi exigeante que la nôtre, pour qui cependant le prochain était toujours très proche.

6.2 La fête

Mais la morale commune ne peut être simplement vécue, elle tend à se jouer, à se célébrer. Parce qu'on est lié, et donc obligé à vivre ensemble, qu'on a la même manière de penser et de faire, qu'on blâme les mêmes fautes et qu'on partage les mêmes joies et les mêmes peines, et parce que, d'un autre côté, il y a des temps morts où la nécessité du travail se fait moins pressante, c'est de façon spontanée qu'on a dû se mettre à jouer le travail futur : ainsi nos fillettes jouent à la poupée et nos garçonnettes aux aviateurs. Le jeu prépare et préfigure le travail productif, comme l'art précède la technique, le beau l'utile, le sacré le profane. Puis le jeu se stylise, se régularise, se donne des lois, se ritualise : une manière définie de mener le jeu s'institue, qui finit par avoir force de loi et à laquelle on revient périodiquement à la saison des rites quand le gibier se fait rare et qu'il faut combler l'attente par le simulacre de la chasse : le guet patient, l'approche masquée, le coup mortel. Et ceux qui en ont le don, racontent alors les exploits des héros d'antan, grands chasseurs devant l'Éternel. La composante magique a pu devenir prépondérante ici ou là, mais il serait faux d'affirmer que ces rites aient été essentiellement magiques : les Primitifs, aussi intelligents que nous, savaient bien que l'efficacité des rites est objective dans la mesure où ce sont des sujets libres et engagés qu'ils revigorent.

6.3 Le nom de Dieu

Si l'organisation clanique a précédé l'organisation tribale, ce qui est probable, si la tribu est apparue avec la grande chasse au Paléolithique Supérieur, si enfin le symbolisme ouranien est lié à l'institution du chamanisme, peut-être faut-il penser que les hommes du Paléolithique inférieur et moyen symbolisaient la transcendance par l'Ancêtre, le Père, par le Maître des Animaux et peut-être la Grande Mère des Plantes. Mais lorsque des clans ayant des Ancêtres différents décidèrent de s'unir, peut-être est-ce le chamane, - l'artiste qui racontait le Temps Primordial, dessinait les événements créateurs et mimait l'ascension au ciel, - qui a proposé le nom du Ciel comme symbole unificateur, englobant suprême, régulateur des relations entre les hommes et des hommes avec la nature.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

1*. SÉPULTURES

1*.1 Données de l'archéologie

Au point de départ de la religion, la reliigiologie comme science positive et historique rencontre des sépultures peut-être intentionnelles et susceptibles d'interprétation spirituelle. Voici d'abord quelques données d'observation soigneusement préservées de toute hypothèse explicative. Du Sinanthrope, il ne reste que des crânes, mandibules et os longs. Plusieurs crânes de Paléanthropes ont des ouvertures béantes, des fractures ou des traces de décollation au silex. Des fossiles de Paléanthropes et plus encore de Néanthropes ont été trouvés dans des endroits dont on peut montrer que c'étaient jadis des cours d'eau et tout indique qu'ils ont été immergés. Ailleurs, les corps se trouvaient dans des fosses creusées à même le sol de la caverne, ou recouverts de monticules de pierres ou de défenses de mammoths; parfois, le corps était étendu sur le côté et la tête appuyée sur une pierre; d'autres fois, il était contracté ou ligoté; le plus souvent tout un mobilier funéraire accompagne le défunt : armes, diadèmes, colliers, pagnes, coquillages, couche d'ocre rouge.

1*.2 Hypothèses explicatives

Des monuments sans documents doivent être interprétés par analogie. Certains sont portés à une interprétation religieuse maximale : les crânes et mandibules des Archanthropes sont des reliques, les crânes défoncés proviennent de repas funéraires et de rites d'anthropophagie, les cadavres ensevelis dans les eaux étaient confiés à la Grande Mère, les corps couchés sur le côté avaient été placés dans la position du dormeur, ceux qui sont ligotés étaient ainsi empêchés de visiter les vivants, les armes étaient destinées à subvenir aux besoins du chasseur dans l'Au-delà, les coquillages vulvoïdes signifiaient l'espérance d'une renaissance, l'ocre rouge était assimilé au sang vivificateur. On établirait ainsi la croyance à une survie. Malheureusement, à chacune de ces hypothèses on peut en opposer une autre, plus profane, mais ni plus ni moins probable. L'abondance des crânes et mandibules s'explique par la loi de conservation des parties anatomiques, les crânes défoncés par le goût des cannibales pour la cervelle, l'ensevelissement dans les eaux comme technique de conservation du gibier, les fosses comme moyen de disposer d'un cadavre malodorant, la position du dormeur est induite plus qu'observée, les armes ont pu être déposées près du corps comme propriété inaliénable du défunt, les coquillages peuvent être de simples parures, l'ocre rouge avait pu servir à réchauffer le moribond.

1*.3 Vérification

Aucune de ces hypothèses n'est strictement vérifiable : la science positive des préhistoriens n'a pas, faute de documents, le moyen de connaître les croyances des préhistoriques. Mais le problème peut être posé autrement, si l'on pose à l'origine une foi non encore différenciée de l'amour et de l'espérance. Les données nous assurent que les hommes préhistoriques s'occupaient de leurs défunts, et si elles nous laissent presque tout ignorer de leurs représentations et du système clos de croyances conceptualisées sur l'« Au-delà », elles autorisent à inférer l'existence d'un ensemble ouvert de liens intersubjectifs qui cherchait à triompher du temps dans la durée et de l'espace dans l'infini. Car ils étaient des hommes, et l'homme est un esprit ouvert sur la totalité du réel au delà de toute masse, de tout temps et de tout espace. La mort est donc spontanément comprise comme l'envers ténébreux de l'amour, et la vie comme une participation à l'existence et à l'histoire qui poursuit son cours sous une autre forme. Il dépend de ceux qui n'apparaissent plus qu'en rêve et dans le culte. Les préhistoriques semblent bien avoir voulu signifier leur fidélité.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

2*. CAVERNES

2*.1 Les faits

Depuis la découverte d'Altamira en 1868, on a recensé plus de cent grottes ornées en Europe occidentale, et des milliers de surplomb peints au Sahara, en Afrique du Sud et en Australie. Ils s'échelonnent dans le temps depuis l'Aurignacien jusqu'au Magdalénien : les plus anciennes peintures rupestres d'Europe peuvent dater de 40,000 ans, celles des autres continents semblent plus récentes mais doivent continuer des traditions paléolithiques. Les peintures couvrent souvent des parois inaccessibles au regard et éloignées des lieux d'habitation. Elles représentent des animaux, - isolés, par couples, en bandes, - parfois déformés ou stylisés, mais presque toujours admirablement dessinés. Les femelles, souvent gravides, sont plus nombreuses que les mâles; les animaux sont ceux dont les chasseurs tirent leur subsistance. Il y a aussi des figures humaines, parfois masquées, des scènes de chasse, des animaux transpercés de flèches.

2*.2 Les théories

Frappés par la perfection plastique des formes, les artistes et les historiens de la culture ont d'abord tenté d'expliquer l'art préhistorique par le naturalisme et comme l'expression d'une pure intention esthétique. D'autres, partisans de l'origine magique de la religion, impressionnés par les animaux transpercés et les femelles pleines, y ont vu la preuve que les anciens chasseurs envoûtaient le gibier et croyaient atteindre les fauves dans la brousse en transperçant l'effigie, et que leur préférence pour les femelles grosses s'explique par un rite de fécondité. D'autres encore, pour qui l'art est ancillaire et la magie déviante, interprètent plutôt les peintures comme l'accompagnement visuel de cérémonies qui comportaient aussi des danses et des récits.

2*.3 Le sacré

L'explication correcte exige une théorie qui rende compte des circonstances de lieu, de temps et de personne dans l'ordre du sacré. En cosmologie, la masse est relative à la vitesse et donc au temps, et le temps est mesuré par l'espace que parcourt la masse. En religiologie, l'espace sacré est fondé sur le temps sacré, et celui-ci sur la personne consacrée : un espace est sacré parce qu'il matérialise le souvenir d'événements sacrés, qui sont des actes de personnes consacrées. Les vivants se consacrent au service des autres en se souvenant de ceux qui avant eux s'étaient pareillement consacrés. À la limite, on pose un ensemble d'actes de liberté et de libéralité jadis accomplis par ou pour les ancêtres, et on le conçoit comme s'étant produit au commencement du temps, - du temps qui importe pour la tribu concernée et qui emporte avec lui la totalité du temps, - et dans un certain nombre d'endroits que les contrubules connaissent et vénèrent et qui constituent ensemble le centre du monde, à partir duquel le reste s'organise et devient pensable et tolérable. - Les Préhistoriques vivaient dans des huttes de branchages au fond des vallées et près des sources ou des rivières, et ils entretenaient le souvenir pieux de l'ingéniosité, du courage et de la générosité des Êtres du Temps Primordial qui avaient institué ou reçu d'en haut le mode de vie des chasseurs, et ils s'encourageaient ainsi eux-mêmes à la générosité et au courage. Dans les grottes des massifs montagneux voisins ou éloignés, ils allaient annuellement - en hiver, pense-t-on, célébrer les rites commémoratifs où s'exprimait leur volonté de fidélité créatrice, afin de se préparer aux périlleuses chasses de printemps ou d'initier les jeunes à leurs responsabilités. Un chamane artiste représentait sur les parois rocheuses quelques épisodes des origines. Les grottes ornées sont donc des sanctuaires, ici et là peut-être déjà valorisés comme sein de la Terre Mère ou voûte du Ciel Père et Maître des Animaux. L'esthétique est instrumentale, et la « magie de chasse » est une déviation plus des interprètes modernes que des Préhistoriques.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

3*. INITIATION

3*.1 Description : exemple australien

Chez les Murinbata de l'Australie du Nord-Ouest, les jeunes gens subissent une triple initiation : entre 8-10, 12-14 et 16-18 ans. La dernière, appelée Punj, est la plus importante et confère aux grands adolescents le statut d'homme fait. Les jeunes, dépouillés de tout et même de leur nom, sont introduits dans le cercle des hommes déjà initiés rassemblés sur le terrain cérémoniel. Ils écoutent les chants puis y participent, ils assistent aux duels de raillerie et d'obscénité auxquels se livrent les membres des différentes moitiés, ils apprennent à exécuter les danses et les mimes qui représentent les événements du Temps du Rêve (*Dreaming*), ils descendent dans une excavation circulaire où sont tapis les initiés couverts d'ocre et de plumes et où on leur annonce qu'ils seront avalés puis vomis par la Vieille Femme Mutjinga, ils sont enduits de ce qu'on leur dit être son sang, ils entendent le rhombe qui est sa voix. Puis, au jour que décide le chef du rituel, ils reçoivent un bandeau frontal, une ceinture, un collier, un pagne, ils passent entre les jambes écartées des hommes et vont se placer le dos tourné à leur mères qui se lamentent, ils prennent un bain et sont décorés de dessins reproduisant le rhombe. Revenus au camp, ils reçoivent une nourriture réconfortante, ils sont désormais des hommes. À ces rites correspond le récit exemplaire (mythe) de Mutjinga.

3*.2 Explication

L'initiation entre dans la catégorie ethnographique des rites de passage : naissance, mariage, sépulture, fêtes saisonnières. Elle comporte un ensemble de cérémonies par lesquelles les anciens inculquent aux jeunes une première connaissance et pratique des traditions et comportements des adultes masculins, responsables du bien commun du groupe, lequel, autrement, serait compromis par leur turbulence et leur irresponsabilité. Plus profondément, par les rites, les jeunes imitent le passage de la mort à la vie : nudité de l'enfant, dépouillement du nom, ensevelissement, enlèvement d'une incisive, peinture d'ocre, changement des viscères. Ces expériences de la mort mystique sont aussi des exercices de consentement à la vie réelle, libre, généreuse, où le bien arrive par le mal en dépassant toujours un moindre bien. Le passage par excellence, celui de la mort, est le modèle de tous les passages et de tous les dépassements. L'efficacité spirituelle des rites d'initiation est incontestable. Les sociétés primitives actuelles survivent grâce à eux, et là où ils s'atrophient s'atrophie aussi la vitalité du groupe et la générosité des générations montantes.

3*.3 Histoire

Des primitifs actuels on ne remonte pas aux préhistoriques directement, la critique historique des traditions est indispensable. Ainsi, plusieurs éléments de l'initiation des Murinbata sont récents et empruntés aux cultures agraires, - lesquelles sont typologiquement et historiquement plus complexes et plus récentes, - et peut-être même aux civilisations supérieures du Proche-Orient de l'Âge du Bronze. Mais le rhombe doit être paléolithique, car les fouilles ont déterré des palettes trouées qui leur ressemblent fort; de même les galets colorés du Mas d'Azil évoquent les Churingas des Arunta d'Australie centrale; en outre, les gravures rupestres doivent être l'équivalent pictural des récits exemplaires. On aimerait savoir quelle forme d'initiation est la plus archaïque. L'hypothèse que ce serait le songe ou la vision, - forme prédominante chez les Indiens d'Amérique avec la haute antiquité du symbolisme animalier, du Maître des Animaux, de l'animal gardien et du totémisme.

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

4*. CHAMANISME

4*.1 Ethno-histoire

Chamane est le mot par lequel les Toungouses de Sibérie orientale désignent leur principal personnage religieux. Primitivement, ce mot doit être indien (*samana* : ascète), et il aura été emprunté par les Toungouses par l'intermédiaire des Chinois. Les ethnologues russes en ont fait un terme technique du vocabulaire anthropologique. L'essence du « chamanisme » ainsi posé par les ethnologues reste discutée, mais il nous suffira d'évoquer la théorie qui voit dans le chamane un spécialiste de la transe extatique, de la lutte contre les esprits de la maladie, de l'ascension au ciel et de la descente aux enfers. Cette « forme » religieuse est complexe et elle a une histoire qu'on ne peut que deviner; mais, si on élimine des chamanismes attestés les éléments récents, on peut montrer que l'origine est ancienne. Son milieu de vie est celui des chasseurs. Les peintures pariétales peuvent être le fait d'artistes-chamanes et représenter une fois ou l'autre soit le chamane soit son prototype céleste. Aujourd'hui encore, les chamanes ou chefs du rituel complètent parfois par des peintures ou des dessins leurs récits oraux. Il n'est donc pas téméraire de poser une origine paléolithique très tôt diversifiée et tendant à l'intégration : ainsi, l'invention de la séance de lutte contre les esprits se sera rapidement diffusée, et celle de l'ascension au ciel aura été volontiers reprise par les guérisseurs.

4*.2 Essence et fonction

Pour comprendre le chamanisme tel qu'on vient brièvement de le décrire, il faut porter son attention, non point sur ses déviations, mais sur ses éléments positifs. Le chamane n'est pas un sorcier et il est plus qu'un guérisseur. Si l'envoûtement est efficace, combien plus la cure du chamane qui est un anti-sorcier et un personnage strictement religieux ? Souvent hypersensible, plus intelligent que la moyenne, parfois psychopathe, le chamane est un guéri guérisseur peu banal. Le cas typique semble être celui de l'homme qui a failli mourir et qui s'est vu abandonné par les siens et par les puissances tutélaires habituelles. Mais en lui la foi et l'espérance l'ont emporté sur le désespoir : il a cru à la Puissance qui commande même aux démons et, contre toute attente, il a survécu. C'est un mort ressuscité, il apparaît comme un revenant à qui on peut recourir dans les périls graves qui menacent les individus ou la communauté. Il sait conduire les âmes à leur repos éternel (psychopompe), il sait, étant monté au ciel, parler au Père là-haut et lui demander ses bénédictions pour les troupeaux ou les champs, et il peut, avec ses esprits gardiens chasser les esprits démoniaques. Quand il officie, il revit le psychodrame de sa propre conversion, il répète l'événement primordial de sa vocation. Dans le scénario qu'il monte pour le plaisir et le bonheur des siens, il tâche de communiquer peu à peu quelque chose de sa propre confiance en Dieu : il exorcise ainsi la peur, il canalise l'angoisse en lui donnant un langage et libère les énergies utiles. Là où manque le chamane, augmentent les névroses. Le chamane remplit donc un rôle socio-religieux indispensable.

4*.3 Le chamanisme en histoire mondiale

Dans les sociétés évoluées, on peut diagnostiquer cinq niveaux de maladies : physiologique (thrombose), nerveux (névrose), psychique (psychose), intellectuel (scotose), spirituel (pôrose : endurcissement), et cinq niveaux correspondants de thérapie : chimio, neuro, psycho, logo et pneumo-thérapie. Mais chez les Primitifs et les Préhistoriques, les notions de maladie et de cure demeurent indifférenciées. Le chamane remplit donc les rôles du pharmacien, du neurologue, du psychiatre, du maître d'école et du confesseur. Esprit incarné, il communique à d'autres esprits incarnés et croyants, par l'intermédiaire du corps, la foi au Grand Esprit. Le chamanisme peut dévier vers la magie et la sorcellerie ou être redressé en prophétie (Élie, Jésus) et en poésie (Orphée, et sans doute peut-il contribuer à renouveler une médecine trop exclusivement somatique et oublieuse de l'esprit.

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

5*. DÉMONS

5*.1 Le Fripon divin

Un indigène Winnebago a consigné par écrit le récit suivant pour le compte de l'ethnologue Paul Radin. C'est l'histoire de Wakjunkaga. Le récit se déroule en quarante-neuf épisodes couvrant soixante-dix pages de texte, et il manifeste la tendance des conteurs de cette tribu à composer de grands ensembles. Le personnage est d'abord présenté comme un homme qui manque aux bons usages, puis comme un sauvage qui tue animaleusement, qui ignore que sa main gauche, son anus et ses longs intestins font partie de lui, et qui manque à la parole donnée, par inadvertance. Mais il apprend un jour par les oiseaux qu'on le nomme Fripon et qu'on le tourne en dérision. Alors il découvre qu'il a un sexe démesuré, puis les deux sexes comme un androgyne, et il met des enfants au monde, et perd enfin son sexe féminin. Mais il reste toujours un malappris : ses gaz et ses déjections font des ravages, et il n'apprend que lentement la propreté. Une scène grotesque montre comment son sexe est devenu normal et comment de ses parties superflues et coupées sont sortis les aliments utiles aux hommes. Ensuite, il rend visite aux animaux, puis monte au ciel.

5*.2 Comparaison et genèse

Ce récit porte la marque de son narrateur, Sam Blowsnake; Radin est convaincu que son frère, Jasper Blowsnake, l'aurait raconté autrement. Si le style, la forme, le contenu, l'orientation du récit varient avec les conteurs, a fortiori varient-ils tout au long de l'histoire des Winnebago et de leurs différents clans. Mais, en substance, on possède là un bon exemplaire d'un genre littéraire qui se trouve dans à peu près toutes les tribus d'Amérique du Nord. Chacune laisse les possesseurs de ce type de récit, - car il s'agit bien d'une propriété, - broder à leur guise sur le thème les variantes qui l'adaptent aux situations changeantes. On peut distinguer cependant quelques sous-types caractéristiques et établir l'originalité du cycle du Fripon. Il y a des récits qui ne mettent en scène qu'un pur Fripon, d'autres un pur héros, d'autres des mixtes, et l'on peut montrer que, lorsque le Fripon est aussi un héros civilisateur, ces traits sont secondaires. On peut donc poser comme très archaïque le type du Fripon. L'archéologie n'est pas en mesure d'établir l'origine paléolithique du cycle, mais si le rire est le propre de l'homme, comme les philosophes le soutiennent, les Paléolithiques ne devaient pas s'en priver. En tout cas, Radin estime que le Fripon est la plus ancienne figure de toutes les mythologies.

5*.3 Métahistoire

D'où vient le Fripon ? Du récit il faut remonter au rite et du rite au rire. Car l'homme se connaît comme homme sur le fond d'une animalité et insocialité toujours menaçantes par rapport auxquelles il prend ses distances par la moquerie. Le Fripon représente un état larvaire, animal, préhumain, infantile, démentiel, onirique de la vie humaine, laquelle devrait être celle d'un esprit responsable. Dans la vie de relations, on rit spontanément et de bon cœur (ironie, satire, humour), des comportements qui manifestent l'inertie du corps, le retard de la chair sur le vœu de l'esprit, le mécanisme plaqué sur le vivant. Le mal saute aux yeux comme une privation d'un bien qui devrait être, mais comme cela arrive à autrui, le spectateur qui se sait ou se veut meilleur, éprouve une détente au sein de sa tension habituelle, et du plexus solaire l'énergie libérée se propage en ondes successives jusqu'au bout des voies respiratoires. Une société qui cherche à faire passer ses adolescents à la classe des hommes responsables leur fait subir des rites où leur vanité est brimée et leur raideur tournée en ridicule : ils sont ainsi forcés à acquérir l'éthos du groupe dont ils convoitent les prestiges. Du rite on passe au récit, car on raconte les frasques des novices, et à la limite on raconte des épisodes burlesques où convergent toutes les clowneries, les goinfreries, les défauts des hommes et des choses. Le personnage devient une incarnation de l'Adversaire, et il peut entrer dans les récits de création ou devenir lui-même démiurge.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

6*. DIEUX

6*.1 Typologie

Pour le moderne qui analyse et classifie les visions que les hommes se font du réel, celui-ci se divise en divin, humain et mondain. C'est un fait qu'il y a des hommes qui croient qu'existent Dieu ou des dieux, l'Humanité ou des groupes d'hommes ou des individus, le Monde ou des mondes. Infinité lui-même de désirs, l'homme se voit entre deux infinis. Selon les tempéraments, les milieux, les époques, les hommes mettront le divin, l'humain ou le mondain en évidence, soit en admettant comme réelles les divisions de l'être qu'ils ne privilégient pas, soit en niant leur existence. Dieu seul existe, le monde et l'homme sont illusoires; ou bien, Dieu est une projection de l'homme, qui est la mesure de toutes choses; ou bien, il n'y a qu'une matière éternelle, et l'homme est un être matériel à qui il arrive de croire naïvement en quelque chose qu'il appelle divin. Il y a ainsi des visions théomorphique, anthropomorphique, cosmomorphique du réel. La vision théomorphique elle-même se subdivise, car les personnages « divins » peuvent être soit des héros, soit des ancêtres (âmes, esprits, défunts), soit des dieux à proprement parler, c'est-à-dire des lumineux, des rayonnants, des célestes.

6*.2 Ethnologie

Chez les peuples actuels dits primitifs, les humanistes et les matérialistes sont rares, et la représentation prévalente du réel est théomorphique : héros, ancêtres, dieux, sont présents et doivent découler d'une nécessité structurale et naturelle à l'homme. Mais leur genèse et régénération doit être multiforme : soit que le héros admiré ait été ensuite honoré comme ancêtre et modèle, puis comme principe premier, soit que les récits portant sur les ancêtres exemplaires aient invité à l'héroïsme et à la fidélité envers le Grand Dieu, soit que le Grand Dieu lui-même ait révélé sa sainteté et ses exigences de justice à des prophètes qui renouvellent la piété ancestrale et l'émulation spirituelle. La paternité est un symbole particulièrement important : le père est un héros pour son fils, les pères décédés sont vénérés par les adultes fidèles, et l'univers où habitent les pères apparaît comme l'œuvre admirable du Père en qui s'accomplit toute paternité. De même, la maternité : d'abord aperçue à travers la mère, elle est bientôt comprise comme s'étendant à la terre où sont ensevelis les défunts, puis à tout l'espace conçu comme un immense sein indéfiniment fécond d'où sortent tous les vivants. Les deux autres symboles les plus fréquents sont le Ciel, image par excellence de l'Englobant suprême, et le Maître des Animaux, protecteur des espèces et pourvoyeur des chasseurs préhistoriques. Tous ces symboles tendent à fusionner en un seul : Dieu sera le Père là-haut, ou la Grande Mère, ou l'Androgyne, qui donne aux hommes les animaux en nourriture.

6*.3 Archéologie

Les anthropologues fonctionnalistes et structuralistes ainsi que les archéologues sont en général opposés à la thèse diffusionniste des tenants de la méthode historico-culturelle : il ne leur semble pas possible, à partir des peuples dits primitifs actuels, de remonter aux modes de vie et aux croyances de la préhistoire. Il est, en effet, certain que les civilisations supérieures ont influencé la plupart des peuples qui ont aujourd'hui une économie rudimentaire et qu'un bon nombre de ceux-ci sont des tribus jadis prospères et en voie de régression : ce ne sont pas des fossiles témoins de la préhistoire. Mais une ontologie rectifiée, s'inspirant de la typologie, de l'ethnologie et de l'archéologie, peut poser quelques jalons. Comme nous, les préhistoriques étaient forcés de penser la totalité du réel et ses principes par l'analogie, ils étaient invinciblement poussés à dépasser l'homme et le monde vers un en deçà et un au-delà. Ils admiraient leurs héros et vénéraient leurs ancêtres. Les peintures pariétales et les sculptures du Paléolithique supérieur semblent bien prouver que l'homme connaissait alors les grands symboles dont on a parlé au paragraphe précédent.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

R. Renseignements

1. ANTHROPOLOGIE

1.1 Personne et nature

La nature a conduit la vie jusqu'à rendre la matière capable de recevoir ce centre personnel de rayonnement qu'est la personne humaine. Celle-ci existant, l'évolution biologique est en partie tributaire de l'action de la personne sur le monde, sur les autres, sur le corps propre, sur elle-même comme capacité d'autoposition. Désormais, les décisions personnelles, le choix du partenaire, le courage à affronter les dangers, l'abstinence volontaire, les tabous, les relations sociales, les inimitiés, les isolements, les progrès techniques vont influencer sur le développement même somatique de l'homme. Ce développement suit une courbe ascendante que les découvertes de fossiles et d'outils très anciens permettent de dessiner avec une suffisante netteté.

1.2 Développement somatique et technique

Australanthropes :

Fossiles : Australopithèque, Plésianthrope, Zinjanthrope...

Capacité crânienne : un peu plus de 500cm³

Industries associées : Chelléen, Acheuléen (Paléolithique Inférieur)

Archanthropes :

Fossiles : Pithécanthrope, Sinanthrope, Atlanthrope...

Capacité crânienne : entre 600 et 1200 cm³

Industries associées : Chelléen, Acheuléen (Paléolithique Inférieur)

Paléanthropes :

Fossiles : une certaine, dont le Néanderthal est le plus connu...

Capacité crânienne : 1200-1400 cm³

Industries associées : Levalloisien, Moustérien (Paléolithique Moyen)

Néanthropes :

Fossiles en Europe : Hommes de Cro-Magnon, Chancelade, Grimaldi

Capacité crânienne : 1400-1550 cm³

Industries associées : Aurignacien, Solutréen, Magdalénien (Paléolithique Supérieur)

1.3 Chronologie

La chronologie relative est bien assurée : celle qui est définie par la succession des fossiles et des techniques situés dans des séries géologiques claires. La chronologie absolue est encore incertaine, et d'autant plus qu'on remonte plus haut dans le passé. Le Paléolithique Supérieur a pu être daté grâce au radio-carbone de 30,000 - 10,000. Au-delà, les hypothèses varient du simple au double, mais on peut fixer les idées, proposer une échelle approximative que des méthodes plus perfectionnées de datation préciseront plus tard :

Paléolithique Moyen : 250,000 - 30,000

Paléolithique Inférieur : peut-être depuis 600,000

Archéolithique : depuis un million ?

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

R. Renseignements

2. TECHNOLOGIE

2.1 Technique et langage

Les aires du cerveau moyen où se trouvent les commandes des muscles manuels et faciaux étant contiguës, la capacité technique et la capacité linguistique sont liées, si bien que, quoique nous ne puissions vérifier directement le progrès du langage, il faut affirmer qu'il est constamment parallèle à celui de la technique qui est observable. D'abord rudimentaire, mais déjà fort en avance sur celui du chimpanzé qui dispose d'une trentaine de signaux vocaux différents, le langage humain se complexifia de plus en plus jusqu'à former ces systèmes de systèmes que sont aujourd'hui les langues.

Ce qui vient d'être dit peut être généralisé. L'archéologie ne livre que les outils qui ne sont pas faits de matières périssables, et il est légitime de postuler, outre les techniques lithiques, d'autres techniques, par exemple celles du bois, de l'os, des peaux, du feu, de l'habitation, de la poursuite du gibier. Les hypothèses qu'on peut échauffer sur ce sujet font autant partie de la science anthropologique concrète que les objets tangibles.

2.2 Progrès des techniques lithiques

Galets éclatés : il suffit d'un galet percuteur et d'un galet percuté, celui-là frappant un seul coup à 90 degrés. Bifaces chelléens : il faut en outre des coups tangentiels, donc deux séries d'opérations, deux chaînes opératoires. Éclats moustériens : la fabrication des éclats, et non plus des nuclei, exige six séries d'opérations différentes. Retouches aurignaciennes : on connaît environ deux cents variantes, tandis que les éclats moustériens sont plutôt uniformes. On doit supposer un progrès parallèle du langage : du cri et de l'impératif il a dû passer progressivement au souhait et au subjonctif, et de là à la constatation et à l'indicatif.

2.3 Philosophie de la technique

On a pu l'envisager d'un point de vue naturaliste : l'Homo Faber précède l'Homo Sapiens, la technique est l'infrastructure fondamentale sur laquelle le reste est construit. On a donc posé la série : technique-économie-société-politique-droit-morale-art-philosophie-religion. La nature est un dynamisme vertical, et l'homme technicien prend la relève de la nature, mais très tôt la nature se sert de lui comme d'un instrument si bien que la technique finit par échapper à la maîtrise de l'homme qui en devient l'esclave.

Il existe un point de vue humaniste : l'homme est plus qu'un être de la nature; c'est un animal raisonnable, qui envisage des fins et élabore les moyens qui l'y conduisent. On peut prendre des poissons à la main, et l'on peut s'arrêter au bord de la rivière pour confectionner un filet qui permettra d'en prendre davantage et plus aisément. Là encore, il y a de la raison et de la déraison dans l'animal raisonnable (en principe), et l'homme technicien abuse habituellement de la technique et la fait servir à des fins éphémères.

On peut encore adopter un point de vue spiritualiste. L'Homo Faber est Sapiens déjà, il est esprit, une capacité d'aimer et de servir les œuvres de l'esprit et de la liberté authentique. Et l'amour qui l'habite le pousse à travailler pour libérer l'esprit des contraintes naturelles, afin qu'il converse avec les autres esprits et trouve du bonheur à jouer avec eux le grand jeu de la liberté créatrice. Si donc la nature est une poussée verticale de bas en haut, si la raison est une poussée horizontale, peut-être faut-il dire que l'esprit est une poussée perpendiculaire de haut en bas, et que la technique résulte de la rencontre de ces trois dynamismes.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

R. Renseignements

3. PSYCHOLOGIE

3.1 Paléontologie fonctionnelle

L'évolution progressive des vivants s'est faite des êtres à symétrie radiale à d'autres à symétrie bilatérale, une partie antérieure assurant la préhension et une partie postérieure la locomotion. Puis le train à quatre membres apparut avec les poissons, les amphibiens, les quadrupèdes. Les quadrupèdes ongulés, herbivores et marcheurs ont des pattes locomotrices et une face préhensile, mais les Primates ont des pattes antérieures préhensiles et une face libre. Avec l'homme, la technique et le langage sont des exploitations de ces possibilités anatomiques.

Le cerveau et le psychisme se sont développés parallèlement : niveaux successifs puis cumulatifs du psychisme réflexe, du psychisme cérébro-spinal, du psychisme cortical. Le dernier niveau est à son tour structuré : le cerveau postérieur est spécialisé dans la vie végétative, le cerveau moyen met en territoires de plus en plus contigus les centres de la motricité manuelle et faciale, le cerveau antérieur spécialise le rhinencéphale en un dispositif régulateur des émotions et les lobes préfrontaux en une aire de la maîtrise des opérations.

3.2 L'intelligence

Aux sciences : Physique, Chimie, Biologie, Psychologie, Anthropologie, correspondent les genres d'êtres : Particules, Atomes, Cellules, Animaux, Homme. Chaque fois un principe supérieur d'organisation systématise un substrat où les événements sont coïncidentiels : l'atome systématise les mouvements des particules, la cellule rend systématiques les mouvements des atomes et des molécules, les affects et les images régularisent les événements biologiques des cellules nerveuses, la raison humaine dirige le flot des images et des affects.

Comme les actes de la raison sont multiples et qu'il y a beaucoup de sujets humains raisonnables (plus ou moins), le coïncidentiel reparaît et appelle normalement un principe supérieur d'organisation. Traditionnellement, ce principe s'appelle Dieu, mais Dieu peut-être atteint par bien des voies, et il y a un problème de l'unité des voies vers Dieu ou religions.

3.3 Le langage, le jeu, le rêve et le symbole

Chez l'homme, il y a un intervalle entre l'action et la réaction, le défi et la riposte. C'est que, mû par le désir de tout connaître et de coïncider avec tout, il ne peut être satisfait d'aucun objet qui s'offre à ses appétits; comme il anticipe le tout, il sent qu'aucune partie ne le comblera, et il éprouve l'angoisse d'avoir à choisir et à décider. Le langage est le moyen de remplir provisoirement le vide qui sépare le désir de son accomplissement plénier.

Le jeu est, matériellement, une dépense d'énergies biologiques supplémentaires (non requises immédiatement par les besoins vitaux), et, formellement, un exercice de la liberté, une activité par laquelle l'esprit se fait être au monde de façon autonome par le corps qui est son instrument. La liturgie est un jeu.

Le rêve est aussi un exercice de la liberté : il libère les énergies réprimées durant le jour et il anticipe, appuyé sur des remémorations, une éventuelle liberté totale où le corps sera un instrument totalement docile aux vœux de l'esprit. Les Australiens appellent Temps du Rêve tout le royaume immense de leurs croyances et de leurs rites.

Le symbole participe des images et des affects, de l'intelligence anticipatrice, du langage, du jeu et du rêve. C'est la médiation par excellence de la pensée et de la vie religieuse, une médiation qui cherche à se supprimer elle-même pour procurer l'immédiateté de la présence spirituelle.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

R. Renseignements

4. SOCIOLOGIE

4.1 Sociologie animale

Qui se ressemble s'assemble. Il y a des unicellulaires qui se forment en colonies, les abeilles de la ruche sont comme les cellules d'un unique organisme, les poissons se meuvent en d'immenses bancs. Mais tandis que les poissons abandonnent leurs œufs et laissent les petits, sitôt éclos, se débrouiller, déjà chez les oiseaux apparaît l'instinct maternel et même paternel : la femelle et souvent le mâle s'occupent des petits. Plus avant dans la marche de la vie, les mammifères herbivores vivent en troupes dominés par les mâles. Plus avant encore, les carnivores vivent souvent en familles, parfois simples, et le segment de la vie intra-utérine et le segment de l'adolescence augmentent avec la complexité des espèces, les parents s'attachent l'un à l'autre et ensemble aux petits qui font avec eux leur apprentissage. L'éducation en famille prend la relève de l'instinct.

4.2 Sociologie humaine

La société humaine a un aspect animal, mais elle est aussi et surtout un effet de l'intelligence, du langage, du symbole. « Il ne faut pas chercher une origine sociale du symbolisme, mais une origine symbolique de la société » (Lévi-Strauss). Les groupes humains sont stables dans la mesure où ils forment des systèmes intégrés capables de refaire leur structure à mesure que les transformations constantes modifient leur substrat, et cela se fait par le truchement d'un système commun de symboles.

Il y a un ensemble de tous les ensembles humains, une totalité anticipée et sans cesse retardée de tous les semblables. Cette unité prospective est l'« opérateur » du développement des sociétés et de leur tendance à s'organiser en systèmes de plus en plus vastes et compréhensifs.

4.3 Complémentarité sexuelle

Mais le commencement de l'histoire est des plus humbles. L'homme peut être défini non seulement comme un animal raisonnable mais encore comme un esprit (une liberté, une personne, un cœur, une existence, un centre de rayonnement) qui se fait être au monde par le corps et ses prolongements, surtout manuels et faciaux, i.e. la technique et le langage. Cette exigence spirituelle d'incarnation qui définit l'homme concret est un des présupposés à l'apparition de la famille humaine et des groupes plus larges. Car les corps sont différents (mâles-femelles, adultes-jeunes, forts-faibles, etc.) et aussi les biens qui résultent de leur activité. Chacun manque de ce que les autres possèdent, mais chacun peut être incité ou excité à vouloir donner ce qu'il a et qui manque aux autres. Ainsi chaque personne sexuée peut avoir le désir de faire le don de son corps et du produit de ses mains et de ses lèvres. C'est ainsi, par une espèce de vœu de totalité inchoative, l'esprit utilisant le dynamisme sexuel comme matière de son activité, que commence à exister le couple humain.

La biologie elle-même préparait cette forme d'alliance et de « re-ligion » primaire. Le groupe humain primitif ne peut être un troupeau innombrable d'individus comme chez les herbivores marcheurs, ni une horde errant sur d'interminables parcours, car l'homme est aussi carnivore et ce type d'alimentation est saisonnier. La femme, qui est plus végétale, cueillera les plantes nourricières, et l'homme qui est plus animal, chassera le gibier, et l'union sera cimentée par le don réciproque du fruit de leur cueillette. Le couple et la famille stables sont des exigences spirituelles de l'homme, bien que ce ne soit pas toujours facile d'y satisfaire.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

S Subsidia

1. LES HOMMES FOSSILES / LES TYPES RACIAUX

source : W. Howells, *La race humaine*, Paris, Payot, p. 88 et 166

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

S Subsidia

2. SÉPULTURES

source : R. Furon, *Manuel de préhistoire générale*, Paris, Payot, p. 193
P. Chalus, *L'Homme et la religion*, p. 79
Bergounioux, *La préhistoire et ses problèmes*, Paris, Fayard, 1958, p. 241

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

S Subsidia

3. TECHNOLOGIE AU PALÉOLITHIQUE : INFÉRIEUR, MOYEN ET SUPÉRIEUR

source : Leroi-Gourhan, *La préhistoire*, Clip, p. 94, 104, 126, pour les silex
A. Varagnac, *L'Homme avant l'écriture*, Paris, Colin, p. 100, pour les deux harpons

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

S Subsidia

4. TECHNOLOGIE AU PALÉOLITHIQUE INFÉRIEUR

source : A. Varagnac, *L'Homme avant l'écriture*, Paris, Colin, p. 168

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

S Subsidia

5. MIGRATION DE CHASSEURS

source : A. Varagnac, *L'Homme avant l'écriture*, Paris, Colin, p. 84

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

S Subsidia

6. DIFFUSION DE L'ART PARIÉTAL DANS L'EUROPE DU SUD-OUEST

source : Bandi-Breuil, *L'Âge de pierre*, collection l'Art dans le monde, p. 12, 16

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

S Subsidia

7. PEINTURES RUPESTRES EN AUSTRALIE

source : Bandi-Breuil, *L'Âge de pierre*, collection l'Art dans le monde, p. 202

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

S Subsidia

8. L'ART PARIÉTAL AU PALÉOLITHIQUE MOYEN ET SUPÉRIEUR

source : Levi-Strauss, *Préhistoire de l'art occidental*, p. 97, 92
 P. Chalus, *L'Homme et la religion*, Michel, p. 546
 A. Varagnac, *L'Homme avant l'écriture*, p. 119, 102 et 97

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

1.1 ASCENSION AU CIEL

Le premier soir est dédié à la préparation du rite. Le Kam, ayant choisi une place dans un pré, y installe une yourte nouvelle, à l'intérieur de laquelle il place un jeune bouleau dépouillé de ses branches basses et sur le tronc duquel on ménage neuf degrés (*tapty*). Le feuillage terminal du bouleau, portant à sa cime un drapeau, sort par l'ouverture supérieure de la yourte. On élève une petite palissade en bâtons de bouleau autour de la yourte, et à l'entrée on plante un bâton en bois de bouleau avec un nœud fait de poils de cheval. On choisit ensuite un cheval à robe claire et, après avoir vérifié s'il est agréable à la divinité, le chaman le confie à l'une des personnes présentes, nommée, pour cette raison, Bash-tut-kan-kiski, c'est-à-dire, «la personne qui tient la tête». Le chaman agite une branche de bouleau sur le dos du cheval, pour forcer l'âme de l'animal à sortir et en préparer l'envol vers Bai Ulgän. Il répète le même geste sur « la personne qui tient la tête », car l'« âme » de cette personne devra accompagner l'âme du cheval durant tout son voyage céleste, et devra, pour ce motif, être à la disposition du Kam.

Le chaman revient dans la yourte, jette des branches sur le feu et enfume son tambourin. Il commence à invoquer les esprits leur ordonnant d'entrer dans le tambour: il aura besoin de chacun d'entre eux dans son ascension. À chaque appel nominal, l'esprit répond : « Je suis ici, Kam ! » et le chaman manœuvre le tambourin en faisant le geste d'y attraper l'esprit. Après avoir rassemblé ses esprits auxiliaires (qui sont tous des esprits célestes), le chaman sort de la yourte. À quelques pas se trouve un épouvantail en forme d'oie; il l'enfourche tout en agitant rapidement les mains, comme pour voler, et chante :

« Au-dessus du ciel blanc,
Au delà des nuages blancs,
Au-dessus du ciel bleu,
Au delà des nuages bleus
Monte au ciel, ô oiseau ! »

À cette invocation, l'oie répond en cacardant : « Ungaigakgak ungangak, kaigaigakgak, kaigaigak ». C'est bien entendu, le chaman lui-même qui imite le cri de l'oiseau. Assis sur l'oie, le Kam poursuit l'âme du cheval (*pûra*) - qui est présumée avoir fui - et hennit comme un coursier. Avec le concours des assistants, il force l'âme de l'animal dans la palissade et mime laborieusement sa capture : le chaman hennit, rue et fait semblant que le lacet qu'on a lancé pour prendre l'animal lui serre le cou. Parfois, il laisse tomber le tambourin pour signifier que l'âme du cheval s'est enfuie. Finalement, elle est recapturée, le chaman lui fait des fumigations avec du genévrier et renvoie l'oie. Ensuite, il bénit le cheval et avec l'aide de quelques assistants il le tue d'une manière cruelle, en lui brisant la colonne vertébrale de manière qu'aucune goutte de sang ne tombe à terre ni n'éclabousse les sacrificateurs. La peau et les os sont exposés suspendus à une longue perche. Après avoir procédé à des offrandes aux ancêtres et aux esprits protecteurs de la yourte, on prépare la chair et on la mange cérémoniellement, le chaman recevant les meilleurs morceaux.

La deuxième partie de la cérémonie, et la plus importante, a lieu le soir suivant. C'est maintenant que le chaman va faire montre de ses capacités chamaniques pendant son voyage extatique jusqu'au séjour céleste de Bai Ulgän. Le feu brûle dans la yourte. Le chaman offre de la viande du cheval aux Maîtres du tambour, c'est-à-dire aux esprits personnifiant les puissances chamaniques de sa famille, et chante :

« Accepte ce morceau, ô Kaira Khan !
Maître du tambour à six bosses
Viens vers moi en tintant !
Si je crie tchok !, incline-toi !
si je crie mä !, accepte ceci ! ... »

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

1.2 ASCENSION AU CIEL

Il s'adresse de la même façon au Maître du feu, symbolisant la puissance sacrée du propriétaire de la yourte, organisateur du festival. Élevant une coupe, le chaman imite avec les lèvres la rumeur d'une assemblée d'invités invisibles occupés à boire; puis il découpe des morceaux du cheval pour les distribuer aux assistants (représentants des esprits) qui les dévorent bruyamment. Ensuite, le chaman fait des fumigations aux 9 vêtements suspendus à une corde en offrande du maître de la maison à Bai Ulgän, et chante :

« Dons qu'aucun cheval ne peut porter,
Alás ! Alás ! Alás !
Qu'aucun homme ne peut soulever,
Alás ! Alás ! Alás !
Vêtements à triple collet,
Retourne-les trois fois et regarde-les,
Qu'ils soient une couverture pour le coursier,
Alás ! Alás ! Alás !
Prince Ulgän, toi, trésor de joie! ... »

Revêtant son costume chamannique, le kam s'assied sur une banquette et, tout en enfumant son tambour, il commence à invoquer une multitude d'esprits, grands et petits, qui répondent, chacun à son tour : « Me voici, kam ! » Il invoque ainsi : Yayyk Kan, L'Esprit de la Mer, Kaira Kan, Paisyn Kan, ensuite la famille de Bai Ulgän (la Mère Tasygan avec 9 filles à sa droite et 7 filles à sa gauche), enfin les Maîtres et les Héros d'Abakan et d'Altai (Mordo Kan, Altai Kan, Oktu Kan, etc). À la fin de cette longue invocation, il s'adresse à Märküt, l'Oiseau-du-Ciel :

« Oiseau céleste, les cinq Märküt
Vous avec vos puissantes serres d'airain,
Les serres de la lune sont de cuivre
Et le bec de la lune est de glace;
Puissant est le battement de tes longues ailes,
Ta longue queue est semblable à un éventail,
Ton aile gauche cache la lune,
Ton aile droite cache le soleil,
Toi, mère des neuf aigles,
Sans t'égarer tu voles sur Yaik,
Tu n'es pas fatiguée au-dessus d'Edil !
Viens chez moi en chantant !
En jouant, approche-toi de mon œil droit,
Pose-Toi sur mon épaule droite ! ... »

Le chaman imite le cri de cet oiseau pour annoncer sa présence : kazak, kak, kak ! Me voici, kam ! Et, ce faisant, le chaman plie son épaule, comme écrasé par le poids d'un énorme oiseau.

L'appel des esprits continue, et le tambour devient lourd. Muni de ces nombreux et puissants protecteurs, le chaman fait plusieurs fois le tour du bouleau qui se trouve à l'intérieur de la yourte, et s'agenouille devant la porte pour prier l'Esprit-Portier de lui donner un guide. Obtenue la réponse favorable, il revient au milieu de la yourte battant du tambour et convulsionnant son corps tout en murmurant des mots inintelligibles. Ensuite, avec son tambour il purifie tout le monde, en commençant par le maître de la maison. C'est une cérémonie longue et complexe, qui s'achève par l'exaltation

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

1.3 ASCENSION AU CIEL

du chaman. C'est aussi le signal de l'ascension proprement dite, car peu de temps après le chaman se place soudainement sur la première entaille (*tapty*) du bouleau, tout en frappant avec force son tambour et en criant : Tchok ! Tchok ! Il fait aussi des mouvements pour indiquer qu'il s'élève au ciel. En « extase » †(? !) il fait le tour du bouleau et du feu, imitant le son du tonnerre, et s'approche ensuite rapidement d'une banquette couverte d'une couverture de cheval. Celle-ci représente l'âme du pûra, le cheval sacrifié. Le chaman monte dessus et s'écrie :

« J'ai monté une marche !
Aikhai ! Aikhai !
J'ai atteint une région (céleste)
Shagarbata !
J'ai grimpé jusqu'à la cîme des tapty !
Shagarbata !
Je me suis élevé jusqu'à la pleine lune !
Shabarbata ! »

Le chaman s'excite encore plus et tout en continuant de frapper son tambour, ordonne à bash-tut-kan-kiski de se presser. En effet, l'âme de la « personne qui tient tête » abandonne son corps en même temps que l'âme du cheval sacrifié. Le bash-tut-kan-kiski se plaint de la difficulté du chemin et le chaman l'encourage. Ensuite, montant sur le deuxième tapty, il pénètre symboliquement dans le deuxième ciel, et s'écrie :

« J'ai traversé le deuxième plafond,
J'ai monté la deuxième marche,
Vois ! le plafond git en morceau ! ... »

Et, imitant de nouveau la foudre et le tonnerre, il proclame :

« Shagarbata ! Shagarbata !
J'ai monté la deuxième marche ! etc. »

Dans le troisième ciel, le pûra est bien fatigué et, pour l'alléger, le chaman appelle l'oie. L'oiseau se présente : «Kagak, Kagak !, je suis ici, kam ! » Le chaman la monte et continue son voyage céleste. Il décrit l'ascension et imite le cacardement de l'oie, qui se plaint, à son tour, des difficultés du voyage. Dans le troisième ciel a lieu une halte. C'est l'occasion pour le chaman de parler de la fatigue de son cheval et de la sienne. Il donne aussi des informations sur le temps qu'il fera, sur les épidémies et les malheurs qui menacent et sur les sacrifices que devrait offrir la collectivité.

Après que le bash-tut-kan-kiski s'est bien reposé, le voyage continue. Le chaman grimpe l'une après l'autre les entailles du bouleau, pénétrant ainsi successivement dans les autres régions célestes. Pour animer la performance, prennent place différents épisodes, certains assez grotesques : il offre du tabac à Karakush, l'Oiseau Noir, au service du chaman, et Karakush chasse le coucou; il abreuve le pûra en imitant le bruit d'un cheval qui boit; enfin, le sixième ciel est le théâtre du dernier épisode comique : la chasse d'un lièvre. Dans le cinquième ciel le chaman a une longue conversation avec le puissant Yayutshi (le « Créateur Suprême »), qui lui révèle plusieurs secrets de l'avenir; certains sont communiqués à haute voix, les autres sont murmurés.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

1.4 ASCENSION AU CIEL

Dans le sixième ciel le chaman s'incline devant la lune - et devant le soleil dans le septième. Il traverse ciel après ciel jusqu'au neuvième et, s'il est vraiment puissant, jusqu'au douzième et même plus haut; l'ascension dépend exclusivement de la force du chaman. Quand il a atteint le sommet que sa puissance lui permet, le chaman s'arrête, laisse tomber son tambour et invoque humblement Bai Ulgän dans les termes suivants :

« Dieu à qui mènent trois escaliers,
Bai Ulgän maître de trois troupeaux,
La pente bleue qui vient d'apparaître,
Le ciel bleu qui se montre,
Le nuage bleu qui roule rapidement,
Inaccessible ciel bleu !
Inaccessible ciel blanc !
Lieu à une année de distance de l'eau !
Père Ulgän trois fois exalté !
Pour qui les bords de la lune brillent,
Qui utilise le sabot du cheval
Toi, Ulgän, tu as créé tous les humains
Qui se meuvent autour de nous.
Toi, Ulgän, tu nous a dotés, nous tous, de troupeaux !
Ne nous laisse pas tomber dans la peine !
Fais que nous puissions résister au Méchant,
Ne nous montre pas Kormös (le mauvais esprit)
Ne nous livre pas en ses mains
Toi qui as fait tourner le ciel étoilé
Mille et mille fois !
Ne condamne pas mes péchés ! »

Le chaman apprend de Bai Ulgän si le sacrifice a été agréé et reçoit des prédictions sur le temps et la nouvelle récolte; il apprend aussi quel autre sacrifice attend la divinité. Cet épisode marque le point culminant de l'« extase » : le chaman s'écroule, exténué. Le bash-tut-kan-kiski s'approche et prend de ses mains le tambour et le bâton. Le chaman reste immobile et muet. Après quelque temps il frotte ses yeux, paraît se réveiller d'un sommeil profond et salue les présents comme au bout d'une longue absence.

M. Eliade. *Le Chamanisme*, Paris, Payot, 1951, p. 176-181.

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

2.1 LA DESCENTE AUX ENFERS

L'ascension céleste du chaman altaïque a sa contrepartie dans la descente aux Enfers. Cette cérémonie est de beaucoup plus difficile et bien qu'elle puisse être entreprise aussi par des chamans qui sont en même temps « blancs » et « noirs », elle est naturellement la spécialité de ces derniers. Radlov n'a réussi à assister à aucune séance chamanique de descente aux Enfers. Anochin, qui a recueilli les textes de cinq cérémonies d'ascension, n'a rencontré qu'un seul chaman (Mampüi) qui ait consenti à lui répéter les formules d'une séance de descente aux Enfers. Mampüi, son informateur, était un chaman « blanc et noir » ; c'est pourquoi, peut-être, dans son invocation à Erlik (= *ärlik*) Khan il faisait aussi allusion à Bai Ulgän. Anochin donne seulement les textes de la cérémonie, sans aucune information sur le rituel proprement dit.

Suivant ces textes, le chaman semble descendre verticalement et l'un après l'autre les sept « escaliers », ou régions souterraines, appelés pudak, « obstacles ». Il est accompagné de ses ancêtres et ses esprits auxiliaires. À chaque « obstacle » franchi il décrit une nouvelle épiphanie souterraine : le mot noir revient presque à chaque vers. Au deuxième « obstacle » il paraît faire allusion à des bruits métalliques, au cinquième « obstacle » il entend des vagues et le sifflement du vent, enfin, au septième, où se trouve aussi les bouches des neuf fleuves souterrains, il aperçoit le palais d'Erlik Khan, bâti en pierre et en argile noire, et défendu de toutes parts. Le chaman prononce devant Erlik une longue prière (où il mentionne aussi Bai Ulgän, « celui d'en haut »), ensuite il revient dans la yourte et fait part aux assistants des résultats de son voyage.

Potanin a donné une bonne description du rituel de la descente - mais sans les textes - d'après les informations d'un prêtre orthodoxe, Tchivalkov, qui avait assisté dans sa jeunesse à plusieurs cérémonies et avait même participé au chœur. Il existe quelques différences entre le rituel décrit par Potanin et les textes recueillis par Anochin; différences dues sans doute au fait qu'il s'agit de tribus différentes, mais aussi au fait qu'Anochin n'a donné que les textes des invocations et des prières, sans aucune explication du rituel. La différence la plus sensible est celle de direction : verticale chez Anochin, horizontale et ensuite doublement verticale (ascension suivie de descente) chez Potanin.

Le chaman commence son voyage de sa yourte même. Il prend le chemin du Sud, traverse les régions voisines, gravit les monts Altaï et décrit en passant le désert chinois de sable rouge. Il chevauche ensuite à travers une steppe jaune qu'une pie ne pourrait pas survoler. « À force des chants nous la traverserons ! », s'écrie le chaman en s'adressant aux assistants, et il entonne un chant que ceux-ci poursuivent en chœur. Une nouvelle steppe, de couleur blafarde, qu'il serait impossible à un corbeau de survoler, s'ouvre devant lui. De nouveau le chaman fait appel à la puissance magique des chants, et les assistants l'accompagnent en chœur. Enfin il atteint la Montagne de Fer, *Temur taiksha*, aux sommets touchant le Ciel. L'escalade est dangereuse, le chaman mime sa difficile ascension et il respire profondément, épuisé, quand il parvient à la cime.

La montagne est parsemée des ossements blanchis des autres chamans qui n'ont pas réussi à atteindre le sommet par manque de force, et de ceux de leurs chevaux. Dépassée la montagne, une nouvelle chevauchée conduit le chaman devant un trou qui est l'entrée de l'autre monde, *yer mesi*, les « mâchoires de la Terre », ou *yer tunigi*, « le trou de fumée de la Terre ». Le chaman, s'y engageant, arrive tout d'abord à un plateau et rencontre une mer que franchit un pont de la largeur d'un cheveu; il l'emprunte, et pour donner une image saisissante de son passage sur ce pont périlleux, il chancelle et manque de tomber. Il aperçoit au fond de la mer les os des innombrables chamans qui y sont tombés, car un pêcheur ne réussissait pas à passer le pont. Le chaman passe devant le lieu de torture des pêcheurs, et il a le temps de voir cloué par l'oreille à un pilier un homme qui durant sa vie avait écouté aux portes; un autre, qui avait calomnié est pendu par la langue, un glouton est entouré des meilleurs plats sans pouvoir les atteindre, etc.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

2.2 LA DESCENTE AUX ENFERS

Passé le pont, le chaman chevauche de nouveau, en se dirigeant vers la demeure d'Erlik Khan. Il réussit à y pénétrer, malgré les chiens qui la gardent et le portier qui, finalement, se laisse convaincre par des cadeaux. (Car, de la bière, du bœuf bouilli et des peaux de mouffette ont été préparés pour cette occasion avant le départ du chaman pour l'Enfer.) Après avoir reçu les cadeaux, le portier laisse le chaman entrer dans la yourte d'Erlik. Alors commence la scène la plus mouvementée. Le chaman se dirige vers la porte de la tente où se déroule la séance; et fait semblant de s'approcher d'Erlik. Il s'incline devant le Roi des morts et, touchant son front avec le tambour, et répétant Mergu ! mergu! , il essaie d'attirer l'attention d'Erlik. Aussitôt le chaman commence à crier, pour signifier que le dieu l'a remarqué et qu'il est très courroucé. Le chaman se réfugie près de la porte de la tente, et la cérémonie se répète trois fois. Finalement, Erlik Khan lui adresse la parole : « Ceux qui ont des plumes ne peuvent pas voler jusqu'ici, ceux qui ont des griffes ne peuvent pas arriver jusqu'ici; toi, noir et dégoûtant escarbot, d'où es-tu venu ? ! »

Le chaman lui décline son nom et les noms de ses ancêtres et invite Erlik à boire; il fait semblant de verser du vin dans son tambour et l'offre au Roi de l'Enfer. Erlik accepte, commence à boire et le chaman imite jusqu'à ses hoquets. Il offre ensuite à Erlik un bœuf précédemment abattu et plusieurs vêtements et fourrures qui se trouvent suspendus sur une corde. Le chaman, en les offrant, touche avec la main chacun de ces objets. Mais les fourrures et les vêtements restent en possession du propriétaire.

Pendant ce temps, Erlik s'enivre complètement et le chaman mime laborieusement les phases de son ivresse. Le dieu devient bienveillant, le bénit, promet la multiplication du bétail, etc. Le chaman retourne joyeusement sur la terre, en chevauchant non un cheval mais une oie, et il marche dans la yourte sur la pointe de ses pieds comme s'il volait, en imitant le cri de l'oiseau : Naingak, naingak! La séance prend fin, le chaman s'assoit, quelqu'un lui prend le tambour des mains et frappe trois fois. Le chaman se frotte les yeux comme s'il se réveillait. On lui demande : « Vous avez bien chevauché ? Avez-vous réussi ? » Et il répond « J'ai eu un voyage admirable. J'ai été très bien reçu ! ».

M. Eliade, *Le Chamanisme*. Paris, Payot, 1951, p. 184-186.

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

3.1 GUÉRISON : Séance chamanique chez les Achumawi

Jaime de Angulo a donné une description très complète de la cure chamanique chez les Achumawi (Jaime de Angulo, *La psychologie religieuse des Achumawi* : IV. Le chamanisme, *Anthropos*, tome 23, 1928, pp. 561-582). Comme on le verra tout à l'heure, la séance n'a rien de mystérieux ni de sombre. Le chaman se perd parfois en méditations et parle *sotto voce* : il dialogue avec ses damagomi, ses « pouvoirs » (esprits auxiliaires), pour découvrir la cause de la maladie. Car ce sont les damagomi qui établissent en réalité le diagnostic (p. 570). On distingue en gros six catégories de maladies :

1. les accidents visibles;
2. la transgression d'un tabou;
3. l'épouvante causée par l'apparition des monstres;
4. le « mauvais sang »;
5. empoisonnement par un autre chaman;
6. la perte de l'âme.

La séance a lieu le soir, dans la maison du patient. Le chaman se met à genoux à côté du malade qui est couché par terre, la tête vers l'est. « Il se balance en chantonnant, les yeux à demi clos. D'abord c'est un bourdonnement sur un ton plaintif, comme si le chaman voulait chanter malgré une souffrance intérieure. Le bourdonnement devient plus fort, prend la forme d'une vraie mélodie, mais encore en sourdine. On commence à se taire, à écouter, à faire attention. Le chaman n'a pas encore son damagomi. Il est quelque part, peut-être dans l'air de la nuit tout près d'ici. La chanson c'est pour le charmer, pour l'inviter à venir, pour l'y forcer même†(...). Ces chansons, comme toutes les chansons des Achumawi, se composent d'une ligne ou deux, faisant deux trois ou tout au plus quatre phrases de musique. On la répète dix, vingt, trente fois de suite, sans aucune interruption, la dernière note étant suivie immédiatement par la première note du commencement, sans aucun reste musical. On chante à l'unisson. Quant à la mesure, on la bat avec les mains. Elle n'a rien à voir avec le rythme de la mélodie. Elle est sur un rythme différent, un rythme d'ailleurs quelconque, mais uniforme et sans accent. En général, au commencement d'une chanson, chacun bat une mesure un peu différente. Mais au bout de quelques répétitions, elles s'unifient. Le chaman ne chante guère que quelques mesures lui-même. D'abord il est seul, puis quelques voix, enfin tout le monde. Alors il se tait, laissant à l'assistance le travail d'attirer le damagomi. Naturellement, plus fort on chante, et mieux à l'unisson, mieux cela vaut. On a plus de chance de réveiller le damagomi s'il dort quelque part au loin. Ce n'est pas seulement le bruit physique qui le réveille. C'est tout autant, et encore plus, l'ardeur émotionnelle. (Ceci n'est pas mon interprétation. Je répète ce que m'ont dit beaucoup d'Indiens). Quant au chaman, il se recueille. Il ferme les yeux, il écoute. Bientôt il sent son damagomi qui arrive, qui s'approche, qui voltige dans l'air de la nuit, dans la brousse, sous la terre, partout, même dans son propre ventre†(...). Alors soudain, le chaman frappe des mains, à n'importe quel instant du chant, et tout le monde se tait. Silence profond (et c'est très impressionnant au milieu de la brousse, sous les étoiles, à la lueur vacillante du foyer, que ce silence soudain après le rythme rapide et tant soit peu hypnotisant de la chanson). Alors le chaman s'adresse à son damagomi. Sa voix est haute, comme s'il parlait à un sourd. Il parle d'une voix rapide, saccadée, monotone mais en langage ordinaire que tout le monde comprend. Les phrases sont courtes. Et tout ce qu'il dit l'«interprète» le répète exactement, mot pour mot (...). Le chaman est tellement surexcité qu'il s'embrouille dans ce qu'il dit. Son interprète, si c'est son interprète ordinaire, connaît depuis longtemps les embrouillements qui lui sont habituels (...). Lui, le chaman, il est en état d'extase, de plus en plus, il parle à son damagomi, et son damogami répond à ses questions. Il s'unit tellement à son damagomi, il se projette tellement en lui, que lui-même, le chaman, répète exactement toutes les paroles du damagomi (...) ». (Jaime de Angulo, *Le chamanisme*, p. 567-568).

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

3.2 GUÉRISON : Séance chamanique chez les Achumawi

Le dialogue entre le chaman et ses « pouvoirs » est parfois d'une étonnante monotonie : il était endormi près d'une rivière etc. Le maître le renvoie et en appelle un autre. « Le chaman s'arrête. Il ouvre les yeux. On dirait quelqu'un qui se réveille d'une méditation profonde. Il a l'air un peu hébété. Il demande sa pipe. Son interprète la bourre, l'allume, la lui passe. Tout le monde s'étire, on allume des cigarettes, on fume, on cause, on dit des plaisanteries, on garnit le foyer. Le chaman, lui-même prend part aux plaisanteries, mais de moins en moins, à mesure qu'une demi-heure, une heure, deux heures passent. Il devient de plus en plus distrait, farouche. Il recommence, et il recommence (...). Cela dure quelquefois des heures et des heures. Quelquefois cela ne dure guère plus d'une heure. Quelquefois le chaman abandonne la guérison, découragé. Ses damagoni ne trouvent rien. Ou bien ils ont peur. Le « poison » est un damagomi très puissant, plus fort qu'eux (...). Ce n'est pas la peine de l'attaquer » (ibid. p. 569).

Après avoir trouvé la cause de la maladie, le chaman procède à la guérison. Sauf le cas de la perte de l'âme, le traitement consiste dans l'extraction du « mal » ou la succion du sang. Par la succion, le chaman retire avec les dents un petit objet « comme un petit bout de fil blanc ou noir, quelquefois comme une rognure d'ongles » (ibidem, p. 563). Un Achumawi disait à l'auteur : « Je ne crois pas que ces choses-là sortent du corps du malade. Le chaman les a toujours dans sa bouche avant de commencer la cure. Seulement il y attire la maladie, ça lui sert à attraper le poison. Autrement comment ferait-il pour l'attraper ? » (ibidem).

M. Eliade, *Le Chamanisme*, Paris, Payot, 1951, p. 276-278.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

4. RITES D'INHUMATION DU PALÉOLITHIQUE MOYEN

Au Moustier, en Dordogne, près de Peyzac, sur la rive droite de la Vézère, station qui a donné son nom à l'industrie type du dernier groupement ayant fabriqué des outils en silex éclaté, au paléolithique moyen, le squelette d'un jeune néanderthalien fut découvert en 1908 sous des fragments d'ossements d'animaux; ce squelette avait été placé sur le ventre, l'avant-bras sous la tête qui reposait sur un oreiller d'éclats de silex. Près du bras gauche se voyait une belle hache acheuléenne et un racloir. Dans la tombe se trouvaient les ossements d'un bœuf sauvage, ossements calcinés et éclatés, ce qui fait penser à quelque repas funéraire.

En Corrèze, le village de la Chapelle-aux-Saints offre une sépulture analogue située dans une petite grotte basse; la fosse est creusée dans le sol : les silex y abondaient et comprenaient de beaux spécimens de grattoirs ainsi que des éclats de quartzite et de cristal de couleurs variées. Près de la main se trouvait le pied d'un bœuf et derrière le mort une partie de la colonne vertébrale d'un renne. Au dessous du corps, qui avait été inhumé dans une position fléchie, la terre contenait des ossements brisés de rhinocéros laineux, de bison, de cheval et de bouquetin, ainsi qu'un outillage moustérien. Une patte de bison, placée près du squelette, semblait avoir été enterrée lorsque la chair adhérerait encore aux os. Quelques-uns des silex avaient la pointe ébréchée; sans doute avaient-ils servi à fendre les os longs des animaux pour en extraire la moelle qui se mangeait aux repas funéraires pris dans cette grotte. Si on en juge par la quantité et la variété des ossements d'animaux, ces repas avaient dû être très nombreux et ne dataient pas seulement du temps même de l'inhumation.

À la Ferrassie, près des Eyzies, en Dordogne, on a découvert dans une grotte les restes d'un homme et d'une femme; la tête, les épaules, la jambe droite, l'avant-bras gauche de l'homme avaient été protégés par des pierres plates et couvertes d'éclats d'os. Dans des fosses non loin de là reposaient les restes de deux enfants et ceux d'un bébé furent trouvés sous un petit tumulus. Un quatrième enfant était inhumé dans la terre et sa tombe était couverte d'une pierre à cupules. Tous ces squelettes peuvent avoir été les membres d'une même famille; ils étaient orientés est-ouest et accompagnés d'outillage moustérien. Devant la tombe des enfants, une fosse contenait des ossements et des cendres (provenant peut-être d'un bœuf) qui pouvaient être un dépôt funéraire.

Le soin qui présidait à l'arrangement des corps ne laisse que peu de doutes au sujet d'un culte des morts qui aurait été fermement établi au paléolithique moyen; cependant, c'est seulement dans des régions comme celles de la Dordogne où abondent les grottes et les abris rocheux que ces sépultures intentionnelles ont pu braver les ravages des années, des intempéries et des bêtes sauvages. Au stade dont il s'agit, ce rituel funéraire ne traduisait sans doute pas autre chose que la croyance en une survie nécessitant la nourriture et l'outillage habituels à la vie terrestre; rien d'autre évidemment ne pouvait se concevoir. L'attitude de l'homme de cette époque envers ses morts dut être un mélange de respect, de crainte, de vénération et de souci de leur bien-être. De telles préoccupations supposent toutefois l'idée d'une prolongation de l'existence après la dissolution du corps.

E. O. James, *La Religion Préhistorique*, Paris, Payot, 1959, p. 18-19.

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

5.1 PRIÈRE DES PYGMÉES

Chant pour la consécration des armes

Khmvoum, O Khmvoum, tu es le Maître
O créateur, le Maître de tout
Maître de la forêt, Maître des choses
Maître des hommes, O Khmvoum
Et nous, les petits, nous sommes tes sujets
Maître des hommes, O Khmvoum
Commande, O Maître de la vie et de la mort
Et nous obéirons...

Chant funèbre

Solo : L'animal naît, il passe, il meurt.
Et c'est le grand froid.
Réponse : C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.
Solo : L'oiseau passe, il vole, il meurt.
Et c'est le grand froid.
Réponse : C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.
Solo : Le poisson fuit, il passe, il meurt.
Et c'est le grand froid.
Réponse : C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.
Solo : L'homme naît, mange et dort. Il passe.
Et c'est le grand froid.
Réponse : C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.
Solo : Et le ciel s'est éclairé, les yeux se sont éteints.
L'étoile resplendit.
Réponse : Le froid en bas, la lumière en haut.
Solo : L'homme a passé, le prisonnier est libre.
L'homme a disparu.
Réponse : L'ombre a disparu.
Solo : Khmvoum, Khmvoum, vers Toi notre appel.
Réponse : Khmvoum, Khmvoum, vers Toi notre appel.

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

5.2 PRIÈRE DES PYGMÉES

Le chant de l'arc-en-ciel

Khwa, yé, oh ! Khwa ! Arc-en-ciel, oh ! Arc-en-ciel.
Toi qui brilles tout là-haut, si haut
Par dessus la forêt si grande;
Au milieu des nuages noirs,
Partageant le ciel sombre,
Tu as renversé sous toi,
Vainqueur dans la lutte,
Le tonnerre qui grondait,
Qui grondait si fort, irrité.
Était-il fâché contre nous ?
Au milieu des nuages noirs
Partageant le ciel sombre,
Comme le couteau qui tranche le fruit trop mûr,
Arc-en-Ciel, Arc-en-Ciel.
Et il a pris la fuite,
Le tonnerre tueur des hommes,
Comme l'antilope devant la panthère,
Et il a pris la fuite,
Arc-en-Ciel, Arc-en-Ciel.
Arc puissant du chasseur de là-haut,
Du chasseur qui poursuit le troupeau des nuages,
Comme un troupeau d'éléphants effrayés,
Arc-en-Ciel, dis-lui notre merci.
Dis-lui ! Ne sois pas fâché.
Dis-lui ! Ne sois pas irrité.
Dis-lui ! Ne nous tue pas.
Car nous avons très peur,
Arc-en-Ciel, dis-le lui.

A.M. DiNola, *La Prière*, Paris, Éditions Seghers, 1958, p. 24-26.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

6. PRIÈRE D'UN VOYAGEUR (Amérique centrale)

Toi, ô Dieu, Seigneur des Monts et des vallées ! Je t'ai donné une toute petite partie de ta nourriture, de ta boisson. Et maintenant je continue mon chemin, sous tes pieds, sous tes mains, moi, un voyageur. Cela ne te fait point de mal, cela ne te fait point de peine, de me donner toutes sortes de grands et de petits animaux, toi, mon père ! Tu as une quantité d'animaux, le paon sauvage, le faisan sauvage, le sanglier; montre m'en, ouvre-moi les yeux, prends-en et mets-les sur mon chemin ! Je les verrai, je les garderai alors; je suis sous tes pieds, sous tes mains, je suis dans le bonheur, ô Seigneur des monts et des vallées ! Dans ta puissance, dans ta pensée, toutes choses sont en abondance; je voudrais avoir de tout. Aujourd'hui, peut-être devrai-je manger ma galette de maïs toute sèche, et je suis pourtant dans une contrée giboyeuse; que Dieu voie qu'il n'y a ici rien de vivant; peut-être n'apporterai-je ici, ne traînerai-je ici qu'un paon sauvage. Maintenant, je vois, je regarde aussi, ô mon Dieu, ô mon père, ô ma mère. Mais je ne dis, je ne pense que ceci : ce n'est pas grand-chose, et rien de très bon pour ta nourriture et ta boisson, ce que j'ai traîné ici. Et quoi qu'il en advienne, voici ce que je dis, ce que je pense : Ô Dieu, tu es ma mère, tu es mon père. Maintenant, donc, je vais dormir sous tes pieds, sous tes mains, Seigneur des monts et des vallées, Maître des arbres, Maître des lianes. Demain reviendra le jour, demain reviendra la lumière du soleil. Je ne sais plus où je serai. Qui est mon père ? qui est ma mère ? Toi seul, Ô Dieu, tu me vois, tu me protèges sur tout chemin, dans toute obscurité, devant tous les obstacles, que tu veuilles cacher, que tu veuilles écarter, toi, ô dieu mon seigneur, ô maître des monts et des vallées. Je ne dis, je ne pense que cela, que cela doive continuer, ou que cela doive cesser, voici ce que j'ai dit : tu supportes, tu oublies mes fautes.

A.M. DiNola, *La Prière*, Paris, Éditions Seghers, 1958, p. 104.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

7.1 RÊVES INITIATIQUES DES CHAMANS SAMOYÈDES

A. Popov raconte ce qui suit d'un chaman des Avam-Samoyèdes. Malade de la petite vérole, celui-ci resta trois jours inconscient, presque mort; à tel point qu'il faillit être enterré le troisième jour. Pendant ce temps-là eut lieu son initiation. Il se souvint avoir été porté au milieu d'une mer. Là il entendit la Voix de la Maladie (c'est-à-dire de la petite vérole) lui disant: « Tu recevras de la part des Seigneurs de l'Eau le don de chamaniser. Ton nom de chaman sera huottarie (Plongeur) ! Ensuite, la Maladie troubla l'eau de la mer. Il sortit et gravit une montagne. Il rencontra là une femme nue, et commença à téter son sein. La femme, qui était probablement la Dame de l'Eau, lui dit : « Tu es mon enfant; c'est pour cela que je te laisse téter mon sein. Tu rencontreras mainte difficulté et tu seras bien fatigué ». Le mari de la Dame de l'Eau, le Seigneur de l'enfer, lui donna ensuite deux guides, une hermine et une souris, pour le conduire dans l'Enfer. Arrivés sur un lieu élevé, ses guides lui montrèrent sept tentes aux toits déchirés. Il pénétra dans la première et y rencontra les habitants de l'Enfer et les hommes de la grande Maladie (la vérole). Ceux-ci lui arrachèrent le cœur et le jetèrent dans une marmite. Dans les autres tentes il fit la connaissance du Seigneur de la Folie et des Seigneurs de toutes les maladies nerveuses, ainsi que celle des mauvais chamans. Il apprit de la sorte les différentes maladies qui torturent les humains.

Le candidat, toujours précédé de ses guides, arriva ensuite dans le Pays des Femmes-chamanes, qui lui fortifièrent la gorge et la voix. Il fut porté ensuite aux bords des Neufs Mers. Au milieu de l'une d'elles se trouvait une île, et au milieu de l'île un jeune bouleau s'élevait jusqu'au Ciel. C'était l'Arbre du Seigneur de la Terre. Près de lui poussaient 9 herbes, les ancêtres de toutes les plantes de la terre. L'Arbre était entouré des Mers et dans chacune nageait une espèce d'oiseau avec ses petits : il y avait plusieurs variétés de canards, un cygne, un épervier. Le candidat visita toutes ces mers : certaines étaient salées, d'autres si chaudes qu'il ne pouvait pas s'approcher du rivage. Après en avoir fait le tour, le candidat leva la tête et aperçut, au sommet de l'Arbre, des hommes de plusieurs nations : des Samoyèdes Tavgy, des Russes, des Dolganes, des Yakoutes et des Tongouses. Il entend des voix : « Il a été décidé que tu auras un tambourin (c'est-à-dire la rame d'un tambour) des rameaux de cet Arbre. » Il commence à voler avec les oiseaux des mers. Comme il s'éloignait du bord, le Seigneur de l'Arbre lui ordonne à se faire trois tambours, qui devront être gardés par trois femmes, chacun de ces tambours lui servant pour une cérémonie spéciale : un pour chamaniser les accouchées, le deuxième pour la guérison des malades, le dernier pour retrouver les hommes perdus dans la neige.

Le Seigneur de l'Arbre donna également des rameaux à tous les hommes qui se trouvaient au sommet de l'Arbre. Mais, en sortant avec figure humaine de l'Arbre jusqu'à la poitrine, il ajouta : « Une seule branche je ne donne pas aux chamans, car je la garde pour le reste des humains. Ils pourront se faire de cette branche des habitations et pourront aussi l'utiliser pour leurs besoins. Je suis l'Arbre qui donne la vie à tous les humains. » En serrant fort la branche, le candidat était prêt à reprendre son vol, quand il entendit de nouveau une voix humaine lui révélant les vertus médicinales des sept plantes et lui donnant certaines instructions concernant l'art de chamaniser. Mais, ajouta la voix, il devrait épouser trois femmes (ce qu'il fit, par ailleurs, en épousant trois orphelines qu'il avait guéries de la variole).

Ensuite, il arriva près d'une mer sans fin, et il trouva là des arbres et sept pierres. Ces dernières lui parlèrent à tour de rôle. La première avait des dents comme les dents de l'ours et une cavité en forme de corbeille, et lui révéla qu'elle est la pierre de presse de la Terre : elle pèse de son poids les champs, pour qu'ils ne soient pas emportés par le vent. La deuxième servait pour fondre le fer. Il resta sept jours près de ces pierres et apprit de la sorte à quoi peuvent-elles servir aux humains.

Les deux guides, la souris et l'hermine, le conduisent ensuite sur une montagne haute et arrondie. Il aperçoit devant lui une ouverture et il pénètre dans une caverne très lumineuse, couverte de glaces, et au milieu de laquelle il y avait quelque chose qui ressemblait à un feu. Il remarque deux femmes nues mais couvertes de poils, comme des rennes. Il observe ensuite qu'aucun feu ne brûlait, mais que la lumière venait d'en haut, par une ouverture. Une des femmes lui annonce qu'elle est enceinte, et donnera naissance à deux rennes : l'un sera l'animal sacrificiel des Dolganes et Evenkes, l'autre celui des Tavgy. Elle lui donne aussi un poil qui lui sera précieux lorsqu'il sera appelé à chamaniser pour les rennes.

HISTOIRE DES RELIGIONS

I. ÉPOQUE PRÉCLASSIQUE

A. DES ORIGINES À LA FIN DU PALÉOLITHIQUE

T. Textes

7.2 RÊVES INITIATIQUES DES CHAMANS SAMOYÈDES

L'autre femme met pareillement au jour deux rennes, symboles des animaux qui aideront l'homme dans tous ses travaux et qui serviront aussi à sa nourriture. La caverne avait deux ouvertures, vers le Nord et vers le Sud; par chacune d'elles les femmes envoyèrent un jeune renne pour servir aux gens de la forêt (Dolgan et Evenkes). La deuxième femme lui donna, elle aussi, un poil : lorsqu'il chamanise, il se dirige, en esprit, vers cette caverne.

Ensuite le candidat arrive dans un désert, et à une grande distance, aperçoit au loin une montagne. Après trois jours de marche, il s'approche, pénètre par une ouverture et rencontre un homme nu travaillant avec un soufflet. Sur le feu se trouvait une chaudière « grande comme la moitié de la terre ». L'homme nu l'aperçut et le saisit avec une énorme tenaille. « Je suis mort », a le temps de penser le novice. L'homme lui coupe la tête, lui divise le corps en petits morceaux et met le tout dans la chaudière. Il lui cuit ainsi le corps pendant trois ans. Il y avait aussi trois enclumes et l'homme nu forgea sa tête sur la troisième, celle qui servait à forger les meilleurs chamans. Il jeta ensuite la tête dans l'une des trois marmites qui se trouvaient là, et dont l'eau était la plus froide. Il lui révéla à cette occasion que, appelé à soigner quelqu'un, si l'eau est très chaude, il est inutile de chamaniser, car l'homme est déjà perdu; si l'eau est tiède, il est malade mais guérira; l'eau froide est caractéristique d'un homme sain.

Le forgeron repêcha ensuite ses os qui flottaient dans un fleuve, les remit ensemble et les recouvrit de chairs. Il les compta et lui révéla qu'il possédait trois pièces en trop : il devrait donc se procurer trois costumes de chaman. Il lui forgea la tête et lui montra comment on peut lire les lettres qui se trouvent dedans. Il lui changea les yeux, et c'est pour cela que lorsqu'il chamanise il ne voit pas avec ses yeux charnels, mais avec ces yeux mystiques. Il lui perça les oreilles, le rendant capable de comprendre le langage des plantes. Ensuite, le candidat se retrouva sur la cime d'une montagne, et enfin se réveilla dans la yourte, près des siens. Maintenant, il peut chanter et chamaniser indéfiniment, sans jamais se fatiguer.

Extrait de : Mircea Eliade, *Le chamanisme*, Paris, Payot, p. 50-53.